



# LE TEMPS

Tradition samedi 18 février 2012

## Les masques tombent sur un rituel ravivé

Par Anne Fournier

Tradition longtemps dans l'ombre des Tschäggätä du Lötschental, les «peluches» et «empaillés» d'Evolène se réclament d'une nouvelle jeunesse. Promenade au village avant mardi gras

Il a dû trop se pencher, consciencieux dans son labeur. Le rouge sang dont il badigeonne son diabolin découpé dans l'arolle colore par endroits sa barbichette. Certes, celle-ci est un peu plus longue que la moyenne. Et Hugo Beytrison aime la symbolique, particulièrement celle du déguisement. Cet après-midi, cet ébéniste du Val d'Hérens a ouvert la porte de son atelier au sous-sol de sa demeure. L'odeur du bois réchauffe l'atmosphère, la pierre ollaire «marque le respect des ancêtres». Il s'amuse. Dans quelques heures, il rejoindra en bus le Lötschental, curieux d'observer ses confrères de masques, les Tschäggätä. Dimanche, au petit matin, malgré le frimas ambiant, il sillonnera les rues d'Evolène dans son costume d'«empaillés», géants tout de paille vêtus, de 7 heures jusqu'à la tombée du jour. «Je te laisse imaginer où finit tout ce que le corps ne peut plus supporter.» Sourire malin et pinceau levé. Pour Hugo Beytrison, 38 ans, «tombé dedans» très jeune, le carnaval est «un rituel de purification face à l'hiver rude ou à la mort». Il continue: «Aujourd'hui, certains voudraient plus de coordination. C'est dommage. Le mettre en scène, c'est un peu le dénaturer.» Tiens. Seraient-ce des tensions archaïques ou de sacro-saintes rivalités de vallée?

Le carnaval d'Evolène, mené surtout par des jeunes, débute le 6 janvier dans ce village de 750 âmes. Jusqu'au Mardi gras, une cinquantaine de «peluches», portant masques d'animaux ou

de monstres errent chaque week-end dans les rues, cloches en bout de bras. Elles ont revêtu de peaux de renard, de mouton, de chèvre ou de chamois, séchées durant de longs mois mais non tannées. Selon l'ouï-dire, tout est permis pour décourager les malvenus ou répondre à ses abîmes intérieurs. «On entend aussi des histoires de règlement de compte encouragé par les masques. Tout ce qui est d'ordinaire interdit.» Le défilé constitue le point fort du dimanche précédant le Mardi gras, avec la sarabande des «empaillés», armés d'un balai et vêtus de sacs de jute remplis de paille pour une carcasse dépassant les 20 kilos. Ces empaillés, hommes sauvages, symboliseraient la renaissance et la fertilité. La «Poutratze» (poupée en patois) est alors arrêtée, avant d'être sacrifiée le mardi pour tous les excès. On a préalablement bien sûr fait lecture d'un testament burlesque en patois et en français. Notamment pour léguer ses crottes de nez.

Installé à mi-chemin entre Evolène et Les Haudères, Hugo Beytrison, comme une dizaine d'autres faiseurs de masques, confectionne entre 10 et 20 «visagères» par année. Chacune d'elles, vendue entre 600 et 1000 francs, exige deux jours de travail. Au mur de son atelier, un chat noir pointillé de teintes multicolores observe. «Les chats étaient plus présents dans les années 60, signe d'indépendance ou d'émancipation. Aujourd'hui, je remarque un retour vers les loups ou les lions, davantage des animaux de meute. Beaucoup envient aussi mon Balrog du Seigneur des Agneaux.» Au-delà de sa fonction de «visagiste», Hugo Beytrison se détache quelque peu du rituel. «Mariage oblige!» Par contre, il s'est institué, via des conférences dans les écoles, en médiateur d'une «tradition». Pour les uns, elle remonterait au Moyen-Age, pour les autres à la fin du XIXe. Pour les uns, elle disposerait d'origines mongoles, pour les autres de racines italiennes grâce au brigandage et aux masques portés par les filous. Les histoires abondent. Une chose compte: la tradition est évolénarde.

Ce carnaval s'est développé parallèlement à celui du Lötschental mais n'a pas joui de la même aura. «Dans le Haut-Valais, la découverte d'une terra incognita à la fin du XIXe par les intellectuels germanophones friands d'archaïsmes a porté cette fête. A Evolène, on a préféré cultiver la tradition des femmes en costumes. Le carnaval fut occulté», observe l'ethnologue valaisan Werner Bellwald, auteur d'une étude comparative. «Nous ne disposons d'aucune référence écrite sur ces carnivals de montagne. Donc place aux légendes.» Les plus anciennes traces remontent à environ 200 ans pour les Tschäggätä et cent pour les peluches. «Souvent, ces masques correspondaient aux vœux d'ancienneté et de rites païens manifestés par les citadins, plus qu'à la réalité. Aujourd'hui encore, on aime vendre des images de tradition voire de sauvagerie de ces régions. Or ce rituel du carnaval répond d'abord à l'envie de fête.»

A Evolène, personne ne nie ce besoin de festoyer. Soit de beaucoup boire et de se retrouver entre amis. N'empêche, cette année une association chapeaute l'organisation avec des soirées à thèmes, un carnet de fête et un budget évalué à 15 000 francs. Membre de l'association, Arnaud Métrailler, 20 ans, contremaître, raconte le tannage ou la confection des masques comme un «pro». Il y a été initié. A l'heure de l'apéritif dans La Taverne, encore sans masque, il justifie cette organisation «aussi pour faire vivre la région». A l'Office du tourisme également, on le dit à demi-mot. Désormais le carnaval dispose d'un soutien, événement providentiel pour animer une période pas toujours riche en distraction. Parallèlement, cette programmation doit apaiser des riverains de la rue principale plus guère d'accord de goûter aux mouvements de cloches. N'empêche, un carnaval structuré, avec des horaires et des «events», ça fait mal à certaines oreilles. «Cela correspond aussi à notre société désireuse de plus de contrôle, dans laquelle toute forme de brutalité est bannie», observe l'ethnologue Werner Bellwald.

La nuit est tombée. Hugo Beytrison a déjà rejoint le Lötschental. Le silence s'impose dans les rues sombres d'Evolène. La neige accumulée couve le bruit des pas. Ils sont là. Trois, soudain géants quand vus de près. Un croque-mort, un lion, sans doute pour sa force, et un renard, certainement pour sa ruse. La tenancière d'un restaurant du village leur a fait comprendre que ses hôtes à l'heure du repas appréciaient moyennement leur présence entre les tables. Carnaval jusqu'à un certain point. L'un d'eux grogne. Il se rue. Il frotte généreusement l'une des peaux d'animal à la violente odeur de bouc sur le visage de sa victime. Les peluches disparaissent déjà au fond de la rue, laissant deviner des voix masculines. Ah oui, les femmes restent rares dans la cérémonie évolénarde. Mais pas malvenues, a-t-on assuré. «Est-ce à l'homme de donner ou à la femme de prendre», s'est amusé un faiseur de masques.